

« Puisque tu as de beaux yeux, tu vas regarder ! » La formule, sadique, déposée dans la bouche d'un des notables de Salò à l'intention de sa proie pourrait à elle seule résumer l'œuvre de Pier Paolo Pasolini. Sauf que c'est nous, spectateur, lecteur, citoyen, d'hier et d'aujourd'hui, que Pasolini entend dessiller.

Ouvrir les yeux sur la « transformation des corps en choses », comme l'écrivait il y a quelques années Jean-Paul Curnier dans la revue *Lignes*¹, autant que sur « l'éradication de la différence » comme le formule ici l'artiste et professeur Bernhard Rüdiger, rédacteur en chef associé de ce 7^e numéro d'*Initiales* dont il a ouvert grand les portes à son groupe de recherche² et à ses étudiants pour un projet qui rend hommage à la figure centrale de « l'Analfabeto » chez Pasolini. Mais tout aussi bien, ouvrir les yeux sur la disparition d'un sous-prolétariat condamné et l'avènement de cette société de consommation qu'il n'aura de cesse de dénoncer. Sur le pouvoir abêtissant de la télévision, et la révolution à l'envers que prônaient les fils et filles de bourgeois en 1968 quand Pasolini leur préféra, avec cette dose d'intempestivité qui le caractérise, les fils de CRS. Ouvrir les yeux encore sur la sexualité aliénée, autant que ses brèches, dans lesquelles s'engouffrent merveilleusement les *mammas*, les petits garçons ou les adolescents que Pasolini, en reporter gonzo avant l'heure, croise dans le réjouissant *Comizi d'amore*. Sur la disparition des langues mortes autant que sur la nécessité de réinjecter du sacré là où il faut en finir avec la religion.

Pasolini, à travers son œuvre ample, contradictoire, puissante, vise large et nous en met plein la vue. Et élabore, d'*Accattone*, son premier film, à *Salò* en passant par *Œdipe Roi* ou *Pétrole* son dernier livre, des dispositifs de vision qui cadrent ou diffractent, regardent par le trou de la serrure ou l'embrasement de la fenêtre. Les stratégies d'éblouissement dont il use et qu'analysent ici les textes de Bernhard Rüdiger (des visions à l'œuvre dans *Pétrole* aux procédés d'irradiation qui émaillent la plupart de ses films) ou d'Emmanuel Tibloux (à partir du concept de dramatisation qu'il met en partage entre Bataille et Pasolini) ne doivent rien au hasard. Pasolini, c'est la puissance du projecteur qui aveugle autant qu'il dessine un halo et définit les contours de *ce que l'on ne saurait voir*.

Un point de vue singulier informe ce nouveau numéro d'*Initiales* : celui de l'inactualité d'un Pasolini « enfant sans enfant ». Entendu non pas dans le sens d'une œuvre « court-circuitée », mais comme l'obligation de lire Pasolini dans le berceau de son époque, et d'admettre que les formes de cette expérience ne sont pas transposables en 2016. Ce qui ne nous empêche aucunement d'être dépositaires de cette expérience — avec ce qu'elle induit de manière de penser et d'agir, et donc, de voir.

« Qu'aurait pensé Pasolini de notre monde ? » se demandent ainsi d'une seule voix Lola González, Thomas Clerc, Bertrand Bonello ou Arnaud Meunier, respectivement artiste, écrivain, cinéaste et metteur en scène, invités au sein de cette livraison pour leur faculté à faire vivre, non pas l'héritage impossible de Pasolini, mais son intranquillité discordante et toujours féconde.

« Un Pasolini n'est plus possible aujourd'hui, alors qu'un pasolinisme manque cruellement », résume Thomas Clerc dans l'essai qui ouvre ce numéro. « Si le point de vue

de Pasolini nous importe tant, c'est qu'il pose formidablement la nécessité historique d'un sacré que nos sociétés laïcardes, rationnelles et humanistes ont refusé de voir depuis cinquante ans. Aveuglement dont on paie le prix *cash* » complète ce dernier en regard des images de Lola González qui font écho à la vitalité désespérée d'une jeunesse tombée sous les balles des fanatiques.

« Sommes-nous prêts à redécouvrir les lucioles ? » s'interroge de son côté Philippe Roux dans un grand texte qui amène à « repenser le désespoir de Pasolini » sous l'ombre portée de « l'obscénité du grand capital, de l'obscurantisme religieux ou des pauvres mythologies nationalistes » qui font aujourd'hui notre monde et qu'il avait si bien prophétisés.

Dans ce numéro, il sera également question des formes multiples et toujours brûlantes d'actualité que Pasolini amasse dans ses files, poèmes, romans, films, articles, théâtre du geste et théâtre de parole. Le montage, comme le montre ici Mathilde Villeneuve, le vagabondage et l'errance, sur les pas de Daria Bardellotto ou de Stalker, le ventriloquisme qu'explore Olivier Zabat ou le dédoublement que Vincent Romagny analyse ici avec, en ligne de mire, le travail d'un duo d'artistes contemporains, bruant&spangaro. La peinture occupe aussi une place importante dans cet *Initiales* PPP, à travers le double portrait solaire/lunaire que livrent Ida Tursic & Wilfried Mille, le texte phare de Giovanni Careri qui rappelle combien Pasolini fut marqué par les enseignements de l'historien de l'art Roberto Longhi et la peinture du Caravage, les réponses lointaines formulées par de jeunes artistes, plutôt photographes d'ailleurs (de Ruth Cornelisse à Théo Massoulier en passant par Florent Frizet), à l'endroit de cette peinture de l'immanence, et plus surprenant encore, par l'intermédiaire d'un texte que Pasolini consacra à Warhol l'année de sa mort, en 1975.

Un mot pour finir sur deux curiosités qui émaillent ce numéro. La première arrive en bout de course du sommaire et donne à lire des extraits d'un scénario inédit signé Bertrand Bonello : une adaptation non aboutie de *Pétrole* et de *Glamorama* de Bret Easton Ellis. Au milieu de cette livraison c'est un autre objet rare que nous avons choisi de reproduire. Un inédit dans l'œuvre de Pasolini, seul format jusqu'alors non exploré par ses soins : un script en forme de bande dessinée. Ce scénario qui emprunte au registre comique et à la culture populaire, Pasolini l'a réalisé en 1966 pour un court métrage d'une trentaine de minutes, « La Terre vue de la Lune ». Dans cette fable, Totò, figure emblématique du cinéma comique italien et Ninetto Davoli, père et fils, trouvent la femme idéale (Silvana Mangano) et jouent avec la mort qui finit par l'emporter mais n'entame en rien la morale de l'histoire, qui vaut d'ailleurs pour ce numéro tout entier : « être mort ou vif c'est du pareil au même ».

1 Pier Paolo Pasolini, revue *Lignes* n°18, octobre 2005.

2 ACTH (Art Contemporain et Temps de l'Histoire) est un groupe de recherche animé par l'artiste Bernhard Rüdiger et le théoricien et historien de l'art Giovanni Careri au sein de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, en collaboration avec l'EHESS.